Ami du Clergé du 8 février 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — B. Jésus, l'Homme-Dieu : VIII. L'humanité du Christ et ses perfections surnaturelles, 41. — IX. Le mérite surabondant du Christ, 42.
A l'école des Saints. — S. Thomas d'Aquin : Connaître Jésus-Christ, 44.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXV. Concile de Trente, 47.
En lisant. — Le cierge, 48.

JESUS LE REDEMPTEUR

B. — Jésus, l'Homme-Dieu

VIII

L'HUMANITÉ DU CHRIST ET SES PERFECTIONS SURNATURELLES

Mes frères,

Le Christ s'est donc montré à nous, homme comme nous, manifestant des sentiments profondément humains qui le situent tout près de nous. Mais cependant nous ne connaîtrions pas Jésus, si nous nous en tenions à sa vie d'homme. Elevons aujourd'hui nos pensées vers des considérations plus élevées qui nous feront découvrir les perfections surnaturelles déposées par Dieu dans l'âme du Rédempteur. Ces perfections surnaturelles, nous pouvons les considérer sous trois aspects principaux : l'aspect de la vérité : l'âme du Christ a été éclairée d'une science incomparable ; l'aspect de la sainteté : elle a été enveloppée d'une grâce supérieure à toute autre grâce créée ; l'aspect de la puissance : sa volonté a reçu de Dieu une domination souveraine, non seulement sur les êtres extérieurs, mais sur son propre corps.

I. — *Science du Christ*

Tout d'abord, la perfection surnaturelle de l'âme du Christ se révèle à nous par la science incomparable qu'elle a puisée au contact de la divinité. Dans la vie naturelle, personne ne saurait aimer et s'attacher sans connaître. De même, dans le Christ, l'union intime de l'humanité et de la divinité dans l'unique personne du Verbe ne saurait se comprendre si l'âme de Jésus n'avait pas plongé dans la vie même de Dieu, par une science aussi parfaite que possible des vérités connues de Dieu seul. Dès le premier instant de son existence, le Christ a possédé cette vision immédiate de Dieu, cette vision bienheureuse qui sera le partage des élus au ciel. Vision que nous laissent entrevoir certaines paroles mystérieuses : « Tout m'a été donné par mon Père, dit Jésus, et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père ; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler » (Mt., XI, 27). C'est cette vision qui inspirait les discours qui arrachaient des cris d'admiration même aux serviteurs des pharisiens : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » (Jo., VI , 40). Ses paroles étaient le témoignage de *Celui qui a vu.*

Dans cette vision, le Christ connaissait tout ce qui intéressait sa mission rédemptrice. Tous les détails lui en étaient présents à l'esprit. Le péché du paradis terrestre, les crimes accumulés par les hommes au cours des siècles, nos propres péchés actuels et tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin du monde. Dans cette science bienheureuse de la vision divine, le passé n'a pas d'oubli, le présent pas de mystère, l'avenir pas de secret. Quand nous disons que Jésus souffrait pour nos fautes actuelles, nous ne projetons pas d'une manière imaginaire le présent sur le passé : nous étions tous présents à Jésus lors de sa passion, présents comme Judas le traître, présents comme Pierre le renégat. Et, pour reprendre une pensée de Pascal, il n'est personne parmi nous qui ne porte, aujourd'hui encore, la responsabilité de quelques gouttes du sang divin... Connaissant les péchés de tous, fautes de faiblesse ou de malice, lâcheté des tièdes, abandon des orgueilleux ou des impudiques, reniement des apostats, sacrilèges des profanateurs, le cœur de Jésus était saisi d'une indicible angoisse : « Mon Père ! que ce calice s'éloigne de moi » (Mt., XXVI, 39). Et cependant, il accepte le calice d'amertume : malgré la vision de l'inutilité de ses souffrances pour beaucoup, il a voulu souffrir, à cause des élus, pour tous. Souvenons-nous-en, m. f., quand nous nous approchons du tribunal de la pénitence. C'est alors surtout, en effet, qu'il faut comprendre l'amour de Jésus connaissant d'avance nos fautes et acceptant cependant de mourir pour les réparer...

Ne dites pas, m. f., que le Fils a ignoré le dernier jour : s'il a déclaré aux apôtres que seul le Père connaissait ce jour (Mc., XIII, 32), c'est qu'il n'avait pas mission de le leur indiquer. Ne dites pas qu'à l'heure de l'abandon apparent sur la croix, la vision bienheureuse a été retirée à Jésus. C'est là un des aspects les plus mystérieux de l'Incarnation : simultanément Jésus a été pleinement heureux dans la partie supérieure de son âme et, dans son humanité sensible, il a pu souffrir les pires douleurs. D'ailleurs en reprenant les paroles du psaume : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné » (Ps. XXI, 2), Jésus voulait commémorer la plainte du juste mourant et remettant son âme entre les mains de son Père.

II. — *Grâce du Christ*

L'âme de Jésus fut pleinement sainte : sainte infiniment si par ce mot nous entendons la perfection d'une sainteté portée au degré le plus élevé que puisse recevoir une créature. Non seulement le Christ a pu défier ses adversaires : « Qui de vous me convaincra de

péché ? » mais sa sainteté s'affirme dans toute sa plénitude dès le début de sa vie publique. C'est que cette sainteté n'est pas une vertu en progrès continu, grâce à des victoires remportées sur les passions. Cette sainteté, en Jésus, coule pour ainsi dire de source, toujours aussi aisée, toujours aussi ferme, toujours aussi victorieuse. L'ange Gabriel n'a-t-il pas déclaré à Marie, au jour de l'Annonciation, que son enfant serait le saint, le saint par excellence, la sainteté même, le « saint de Dieu » comme le proclamera plus tard le démoniaque de Capharnaüm (Luc, IV, 34), le Fils de Dieu !

Mais, être saint, qu'est-ce donc ? C'est, tout d'abord, appartenir à Dieu, lui être pleinement consacré. C'est ensuite marquer la fidélité à cette consécration par une vie toute dévouée à la cause de Dieu. C'est enfin chercher à provoquer dans les âmes le même dévouement et la même consécration. Or, sous ces trois aspects, la sainteté de Jésus s'affirme incomparable.

Jésus appartient pleinement à Dieu. Il est Dieu, et sa nature humaine est unie à la personne du Verbe. La sainteté de Dieu lui-même laisse en son âme une empreinte qui dépasse l'ordre de la création. Aussi Jésus est-il appelé « Christ », c.-à-d. l'oint du Seigneur, le consacré par excellence.

De cette empreinte divine dérive en Jésus la grâce du Chef, cette grâce sanctifiante reçue en plénitude, grâce qui donne aux moindres actions du Rédempteur un mérite infini devant Dieu. Marie, saluée cependant par l'ange « pleine de grâce » est loin d'accéder à la plénitude de son Fils, que S. Jean a proclamé « plein de grâce et de vérité » (Jo., I, 14).

Et de cette plénitude de grâce, ajoute saint Jean, nous avons tous reçu grâce après grâce (I Jo., I, 16). Grâce du Chef dérivant dans l'âme des membres pour leur permettre de se consacrer, eux aussi, à l'œuvre divine de leur propre sanctification et de la sanctification de leurs frères. Les grâces s'enchainent aux grâces, mais toutes ont pour principe l'unique source à laquelle, tous, nous devons puiser, la grâce du Rédempteur.

III. — *Obéissance à Dieu*

C'est dans une parfaite obéissance à Dieu que se révèle la sainteté véritable. Est-il besoin de vous rappeler que la volonté humaine du Christ a toujours et parfaitement été soumise à la volonté divine ? Le psalmiste attribue au Messie entrant en ce monde cette parole d'obéissance totale à Dieu : « Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu, et votre loi est au milieu de mon cœur » (Ps. XXXII, 8-9). Et Jésus le déclare lui-même à ses disciples : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jo., IV, 14). Mais il est une vérité que nous ne saurions trop considérer. Cette volonté du Christ, pleinement sainte et cependant parfaitement libre, avait reçu de son union avec la divinité une puissance souveraine, non seulement sur les créatures extérieures — les miracles de l'Evangile en sont la preuve irrécusable — mais sur l'humanité même du Sauveur, sur ses sentiments, ses souffrances et sa mort. « Personne, dit Jésus, ne me ravit ma vie, mais je la donne moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre » (Jo., I, 18). Si Jésus a éprouvé de la tristesse, de l'angoisse, de la crainte, c'est que sa volonté toute sainte, s'inspirant des desseins de Dieu, en a disposé ainsi, pour notre édification et notre encouragement. Au jardin des Oliviers, il le rappelle à Pierre qui fait le geste de vouloir le défendre : « Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges ? » Sans doute, Jésus ne s'est pas immolé lui-même. Cependant, en raison du pouvoir de sa volonté, Jésus, tout en obéissant librement au précepte de son Père, s'est sacrifié volontairement et librement pour nous. S'il est mort, c'est qu'il l'a voulu ; il s'est offert lui-même ; il fut en réalité le prêtre en même temps que la victime de son sacrifice : « Il est mort, nous dit S. Augustin, parce qu'il l'a voulu, quand il l'a voulu et comme il l'a voulu ».

* *

Quel mystère et quelle leçon pour nous ! Mystère qui dévoile la profondeur de l'amour et de l'abnégation du Sauveur, qui nous fait entrevoir la véritable source du mérite surabondant de la passion. Leçon aussi, parce que la puissance de la volonté du Christ, prenant sa source dans son union à Dieu et sa sainteté parfaite, nous apprend comment notre pauvre et faible volonté humaine pourra trouver la force de dompter les passions et de vaincre les suggestions du mal. C'est dans la recherche d'une parfaite obéissance à Dieu, c'est dans l'effort constant vers l'idéal que nous propose le Christ qu'à l'exemple du divin Maître nous pourrons peu à peu affirmer notre pleine possession de nous-même dans la recherche de la vérité, la pratique de la sainteté et la droiture d'une vie de renoncement, conforme aux enseignements du Rédempteur.

IX

LE MÉRITE SURABONDANT DU CHRIST : IL EST MORT POUR NOUS PARCE QU'IL L'A VOULU LIBREMENT

Dès la crèche de Noël, l'Eglise oriente nos regards vers la Rédemption que nous apporte le Christ. L'enfant reçoit le nom de Jésus, le Sauveur ! Et nous comprenons déjà toute la portée de la parole de l'évangéliste : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (Jo., III, 16). Et S. Pierre, rempli de l'Esprit-Saint l'affirmera hautement devant ses juges : « En dehors de lui il n'ya pas de salut : il n'est sous le ciel aucun autre nom donné aux

hommes par qui nous puissions être sauvés » (Act., IV, 12).

Cette œuvre de salut s'accomplira grâce à la perfection infinie qui s'attache au sacrifice du Fils de Dieu ; et cette perfection infinie s'affirme d'autant plus qu'elle procède d'une volonté réparatrice libre et pleine d'amour pour les hommes.

I. — *Perfection infinie du sacrifice rédempteur*

L'œuvre qu'accomplira le Christ possèdera une perfection infinie. Les autres sacrifices devront disparaître devant le sien. Lui-même, nous dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, le déclare dès son arrivée dans le monde : « Vous n'avez voulu, ô Père, ni sacrifice, ni oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez agréé de la part des hommes ni holocaustes, ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : « Me voici » (Hébr., X, 5-7).

Le voici, et le salut qu'il apporte est destiné à tous les hommes sans exception. De la Rédemption ne seront exclus que ceux qui l'auront voulu librement. C'est pour tous que Jésus veut mourir.

Il le veut, afin tout d'abord d'effacer nos péchés. Le Christ a accepté de prendre sur lui tous les péchés du monde au point de devenir en quelque sorte le péché universel, le péché vivant : « Celui qui ne connaissait pas le péché, dit S. Paul (II Cor., V, 21), Dieu l'a rendu péché pour l'amour de nous ; afin que nous devenions en lui justes de la justice de Dieu. »

Il le veut encore — et vous venez de l'entendre de la bouche du grand apôtre — pour nous redonner les biens perdus par le péché originel. Si, par ses souffrances et sa mort, Jésus a mérité pour lui-même la gloire de son corps et l'exaltation de son nom, pour nous, il a mérité la grâce qui nous rend notre droit à l'héritage du ciel : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé..., et la grâce règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus-Christ Notre-Seigneur » (Rom., V, 20-21).

Aucune limite n'est assignable au mérite du Christ Rédempteur. Quand moi-même je pense, quand je vois, c'est par mon intelligence que je pense, c'est par mon œil que je vois. Ce sont là des actions de ma nature humaine ; mais, en définitive, je les rapporte à ma personne. C'est moi, le même moi, qui voit et qui pense. En Jésus, beaucoup de ses actions — et toutes celles qui se rapportent à notre salut — sont accomplies dans sa nature humaine : c'est dans cette nature qu'il endure les souffrances de l'agonie, de la flagellation, du crucifiement, de la mort. Mais toutes ces actions appartiennent à la personne divine à laquelle son humanité est unie. C'est un Dieu qui agit, qui souffre, qui meurt par la nature humaine. Et donc, toutes les actions accomplies par Jésus en vue de notre salut sont les actions d'un Dieu, actions qui possèdent une valeur et un mérite transcendants, une valeur et un mérite infinis.

N'oublions pas non plus, m. f., que les actions rédemptrices du Christ partent d'un cœur aimant, d'un cœur brûlant de charité pour Dieu et pour les hommes. « Ma nourriture, répète Jésus, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jo., IV, 34). Amour de Dieu. Mais aussi amour des hommes : « Existe-t-il une plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ? » (Jo., XV, 13). Et c'est jusque-là qu'est allé le Christ, à la fois pour réparer l'offense faite à Dieu, et nous rendre notre droit au bonheur du ciel. Devant un tel débordement d'amour, Dieu ne saurait poser une limite au mérite rédempteur.

I. — *Volonté réparatrice, libre et pleine d'amour*

Rien n'entravera cette manifestation d'amour. La liberté du Christ y fut pleine et entière.

Sur le plan humain, un acte n'est pleinement nôtre, et pleinement méritoire que si nous restons libres de le vouloir ou de ne pas le vouloir. Et Jésus fut pleinement libre dans la manifestation de son amour rédempteur.

Ouvrons l'Evangile. Entendons comment Jésus se livre librement à la souffrance et à la mort : « Si mon Père m'aime, dit-il, c'est parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit ; mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre » (Jo., X, 17-18). Rappelez-vous : les habitants de Nazareth veulent le précipiter d'un rocher : Jésus s'efface du milieu d'eux avec une admirable tranquillité. A Jérusalem, les Juifs veulent le lapider parce qu'il affirme sa divinité : il se cache et sort du temple. Son heure n'est pas encore venue. Mais quand cette heure a sonné, il se livre. Voyez-le au jardin des Oliviers. S'il paraît tout d'abord hésiter : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (Mt., XXVI, 39), c'est pour se reprendre tout aussitôt. En parfaite union avec la volonté de son Père, il prononce le *fiat* qui livre sa vie en rançon pour les hommes : « Mais non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »

Voilà bien la parole qui marque la volonté du Christ de souffrir et de mourir pour nous. Comprenons, par là, toute la profondeur du mystère de la Rédemption et retenons la leçon que nous en donne S. Thomas d'Aquin : Ce n'est pas la souffrance et la mort qui font le mérite ; c'est la volonté libre de souffrir et de mourir par amour pour Dieu et pour les hommes qui a fait le mérite infini et surabondant de la Rédemption offerte par le Christ.

Mais n'oubliez pas que le Christ nous rachète parce qu'il est le Chef de l'humanité régénérée. Toute l'humanité se résume en lui. Tout ce que le nouvel Adam fait, il l'accomplit non seulement pour nous, mais en notre nom. « Si la désobéissance d'un seul homme nous a entraînés dans le péché et dans la mort, il a suffi de l'obéissance d'un autre

homme pour nous replacer tous dans l'ordre de la grâce » (Rom., v, 19).

* *

Cette dernière pensée nous ouvre, m. f., des perspectives que la suite de nos entretiens développera plus tard. Si, dans l'ordre de la réparation, nous ne faisons qu'un avec Jésus, il nous appartient, maintenant encore, de reproduire en nous cette libre acceptation des peines, des souffrances de la vie qui continueront, dans le Corps mystique du Rédempteur, l'œuvre du Calvaire, et de chercher, dans un parfait esprit d'obéissance aux volontés divines, l'imitation de celui qui, par son obéissance, nous a montré le chemin du salut. Ainsi soit-il.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Thomas d'Aquin

(7 mars)

CONNAITRE JÉSUS-CHRIST

Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso.
Par Lui, avec Lui et en Lui.

Mes frères,

Ces paroles expriment admirablement la place que tient N.-S. Jésus-Christ dans la création universelle et qu'il doit tenir dans notre vie. C'est par lui que Dieu a tout fait ; avec lui et en lui il a réalisé toutes ses merveilles au dehors. C'est en lui, avec lui et par lui que nous devons, en toutes nos pensées, actions et démarches, faire remonter vers Dieu l'hommage de la création, dont nous sommes, au moins en ce qui concerne le monde matériel et visible, les prêtres et les ministres spirituels.

C'est pourquoi il m'a semblé que cette magnifique formule serait la plus apte à nous faire pénétrer dans la pensée la plus profonde du grand saint Docteur que nous honorons, car pour lui la fin suprême était de vivre pour Jésus, par Jésus, en Jésus.

1226-1274 : dans ces 48 ans a tenu toute la partie terrestre de cette existence si pleine et si féconde. Rien de plus rectiligne ni de plus admirable que la carrière de ce fils des comtes d'Aquino devenu, en religion, frère Thomas tout court. On peut la résumer en deux mots : 21 ans étudiant et 22 ans professeur. Si deux mots sont nécessaires pour résumer son activité ici-bas, un seul suffit pour caractériser cette activité : du premier éveil de son intelligence jusqu'à sa mort, *il chercha Dieu !* Confié, à cinq ans, aux moines du Mont-Cassin, il demandait à ses maîtres : « Qu'est-ce que Dieu ? » Et il ne cessa plus de poser la même question. Qu'est-ce que Dieu ? demande-t-il à la nature et à la raison, aux philosophes et aux écrivains de l'antiquité. Qu'est-ce que Dieu ? demande-t-il aux Saintes Ecritures et aux Pères de l'Eglise. Qu'est-ce que Dieu ? demande-t-il enfin à ses voix intérieures, dans les grands élans de sa ferveur, à son crucifix surtout, à Jésus el Bien-Aimé : *per Ipsum et cum Ipso et in Ipso.* Et c'est pourquoi il mérita d'entendre, dans une église de Naples, où l'on montre encore le lieu de son oraison, le Christ en croix lui dire : « *Bene scripsisti de me, Thoma :* Ce que tu as écrit à mon sujet Thomas, est bien ! »

Qu'a-t-il donc écrit du Christ-Jésus ? Approchons-nous, devenons ses disciples et qu'il grave ses enseignements dans notre âme !

I

Jésus est le Sauveur des hommes. S. Thomas ne peut pas voir au-delà de cette parole : « *Qui propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis.* » Jésus est celui qui « pour nous et pour notre salut est descendu des cieux. »

D'où, pour comprendre J.-C., il faut d'abord comprendre l'homme et pour comprendre l'homme il faut le rattacher à l'ensemble de la création et à Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ? demandait Thomas enfant. Et les moines devaient lui répondre : « Dieu est celui qui a fait le ciel et la terre : *Qui fecit cœlum et terram.* »

Ainsi parle l'Ecriture. Thomas enfant, puis étudiant, puis grand maître, ne cessera plus de creuser cette réponse. Et il aboutira à peu près à ceci :

Il faut à tout ce qui est, au ciel et à la terre, une Cause suprême, première, et cette Cause, c'est Dieu. Mais Dieu ne se borne pas à faire les choses. Il imprime en elles son empreinte. En faisant le ciel et la terre, il n'a pas pu ne pas laisser en tout sa trace et son image. C'est une loi d'évidence première que tout être actif imprime sa ressemblance à ce qui vient de lui.

Aussi, un regard attentif montre, dans l'univers, les êtres étagés par degrés : les uns uns ressemblent à Dieu par l'être seul, d'autres possèdent la vie, d'autres la conscience sensible. L'univers créé ne s'arrête pas là. « Il lui manquerait un être supérieur, plus proche de Dieu que tous les autres, un roi et un prêtre de la Création. D'autant plus que l'univers visible n'est pas seulement parsemé de vestiges, il est en outre, et dans un sens plus profond, pénétré de symbolisme. » Parce que Dieu a tout fait par son Verbe, tout, dans la création, est langage : la lumière est l'emblème de la vérité éternelle, le firmament immense offre l'image de la toute-puissante Sagesse, de sa grandeur et de sa majesté. Mais à tout ce langage inclus dans les êtres, il faut un interprète, un être capable de « lire au dedans », doué d'intelligence ! A l'univers visible, il faut l'homme ! De même que la lumière, cette merveille initiale, brillerait en vain, si Dieu n'avait pas fait cette merveille seconde que nous appelons l'œil, de même le Verbe éternel aurait en vain posé sur toute chose son empreinte et réalisé tout ce qui en lui était vie de toute éternité, s'il

n'y avait eu, comme un poste récepteur, sensible aux émissions incessantes et infiniment variées de l'univers.

Celui qui avait fait « le ciel et la terre », devait donc faire l'homme ! Telle est la logique de la Création. Comprenez-vous maintenant cette sorte de solennité et de recueillement dans l'œuvre créatrice ! « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ! » L'intelligence humaine apparaît, unie à des sens qui lui apportent toutes les ondes matérielles. Cette fois, direz-vous, le circuit est fermé. Avons - nous besoin d'autre chose ? Dieu n'a-t-il pas clos ainsi le cycle de ses merveilles ? Pas le moins du monde. Il est impossible que l'homme soit seulement intelligence. Et pourquoi ? Parce que le circuit de la Création n'est clos que si tout ce qui vient de Dieu retourne à Dieu. Or, ce retour ne se fait pas seulement par l'intelligence, mais par la volonté libre. Si l'intelligence est une participation directe à la clarté divine, un reflet de sa lumière, la volonté est une imitation de son Amour et de sa Liberté ! Par la volonté libre, l'homme pourra se donner librement ou, hélas ! se refuser à l'Amour infini !

C'est pourquoi Dieu ne s'est pas contenté de dire : Faisons l'homme à notre image et ressemblance ; mais il a insufflé en lui un souffle de vie. Car, dit Bossuet, Dieu agit de deux manières au dedans de lui-même, comme au dehors : il agit en *disant* et en *inspirant*. Quand il *dit* au dedans de lui-même, il engendre éternellement son Verbe, et quand il dit au dehors, il crée toutes choses par son Verbe. Mais quand il *inspire*, conjointement avec son Verbe, il insuffle éternellement son St-Esprit, et quand il crée l'homme en insufflant dans ses narines un souffle de vie, il lui donne une âme capable d'aimer et de remonter à lui d'un élan spirituel irrésistible ! Mieux que cela, il élève l'être humain à l'ordre surnaturel. Il fait de l'homme son fils adoptif, par la grâce et tous les dons qui l'accompagnent.

Frère Thomas, philosophe et théologien, savait cela ; il était un saint, et il comprenait les paroles de S. Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien... » Très attentif aux réalités de l'expérience spirituelle, il comprend que si notre esprit peut saisir quelque chose de Dieu, l'amour qui suit une première connaissance n'en dépend plus. Il la dépasse, il se porte de tout son élan vers le Bien-Aimé pour le saisir, s'il était possible, en sa totalité. Jean-Marie Vianney pourra bien être le dernier de son cours, aux examens de théologie, s'il est le premier à bien dire son chapelet, il n'en sera pas moins le plus proche du cœur de Dieu. Mieux encore, la puissance de l'amour lui donnera de Dieu une connaissance supérieure à celle des plus grands théologiens ! Dans son *Commentaire sur les Sentences,* Thomas, âgé de 28 ans, parlait déjà de cette connaissance que les simples puisent dans la ferveur de leur amour : *Illa notitia,* disait-il, *viget in ferventibus divino amore... et talem notitiam perfecte non habent qui amore ipsius non accenduntur* (I Sent. dis. 15, a. 1, ad 4). Et bien des fois il devait revenir sur cette doctrine essentielle. « L'être que nous aimons est en nous... Nous nous trouvons modelés intérieurement par ses attraits. Nous nous complaisons en lui... Puis le désir et la recherche s'ensuivent, qui nous emporte vers ce que nous aimons, pour en jouir effectivement et nous y reposer... Ses volontés deviennent les nôtres. Ainsi, nous ne faisons qu'un avec lui !... » (I-II, q. 26, a. 1, et 28, a. 1 et 2).

Telles sont les deux grandes facultés qui font l'homme : intelligence capable de lire partout le nom de Dieu, volonté libre, capable d'enthousiasme et d'amour, faite pour se donner à Dieu et pour fermer en lui le cercle de la création même, en faisant remonter à lui tout ce qu'il a fait ! Tel est l'homme, considéré en dehors de Jésus-Christ. Mais par l'apparition du Christ tout change pour nous, sans que rien de notre notre nature soit détruit, dès que nous pouvons mettre en action le merveilleux secret : par Lui et avec Lui et en Lui !

II

Dans la théologie thomiste la venue de Jésus est liée à la chute de l'humanité tout entière en Adam ! *Felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !...* Dieu avait fait le premier Adam à son image et ressemblance, mais voici que cette image est profanée, que cette ressemblance est déformée et perdue ! Le premier Adam a failli ; sa chute n'aura été permise que pour provoquer la descente parmi nous du nouvel Adam ! Le premier avait été créé à l'image de Dieu, le second sera lui-même l'*image de Dieu,* l'image parfaite, achevée, glorieuse et lumineuse dans laquelle seront reflétées toutes les beautés divines. J.-C., c'est l'Homme-Dieu, la « splendeur de la Gloire » du Père. Et, certes, il convenait bien que l'homme fût restauré par celui-là même qui l'avait fait et en qui il avait été fait, c.-à-d. par le Verbe. Et pour opérer cette restauration, il a voulu prendre la nature humaine intégrale, telle qu'elle est en nous, sans le péché ! Il s'ensuit qu'en contemplant le visage de Jésus, nous contemplons la gloire même de Dieu.

« Pour nous tous, dit S. Paul, réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de clarté en clarté, comme par le Seigneur qui est Esprit... Car Dieu qui a dit : Que la lumière brille au sein des ténèbres, c'est lui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, pour que nous fassions briller la connaissance de la gloire de Dieu, qui resplendit sur la face du Christ ! » (II Cor., III).

« Réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur », voilà le travail de l'intelligence élevée par la foi en Jésus-Christ. La gloire du Seigneur, ce n'est plus seule-

men la création, c'est un Dieu fait homme. Il nous faut croire en cette merveille : « pour nous et pour notre salut il est descendu des cieux ! » Il nous suffit de recevoir une telle vérité pour qu'une flamme monte de notre esprit. Nous renvoyons à Dieu les rayons de sa gloire. Mais nous ne les renvoyons que par l'*amour*.

« Nous sommes transformés en la même image !... » Voilà bien toute la vie surnaturelle : devenir d'autres Jésus, tout comme par le péché nous étions d'autres Adams déchus, et monter par Jésus, avec lui, en lui, « de clarté en clarté ». Longue et sublime ascension, mais qui d'un bout à l'autre s'accomplit avec l'aide de Jésus, en union intime avec lui, au sein de son propre corps mystique.

S. Thomas a tenté de nous dire comment peut s'acquérir cette ressemblance à Jésus qui n'est autre que la sainteté.

Puisque la gloire de Dieu resplendit sur la face du Christ, il faut fixer nos regards sur ce visage adorable de notre Jésus. Mais quel visage ? Son visage physique et extérieur ou son visage spirituel ou intérieur ? S. Thomas ne s'est pas posé la question mais, scrutant les Ecritures et commentant notamment le Cantique des Cantiques, il s'arrête au visage de l'Epoux, ce visage qui n'est que le symbole, le reflet et l'expression authentique du visage intérieur : l'âme du Christ.

N'est-ce pas émouvant : Dieu, de toute éternité, modelant l'enveloppe destinée à être informée et vivifiée par l'âme humaine, a pensé avant tout au visage de son Verbe incarné et à la réplique féminine qu'il en devait donner, le visage de Marie, la Vierge immaculée, Mère de Dieu ! Le type éternel de l'homme idéal fut Jésus ; le type de la femme fut Marie... *Dominus possedit me !...*

Quand ils veulent représenter Dieu, les artistes ne peuvent lui donner un autre visage qu'un visage humain ; c'est donc ce que nous pouvons imaginer de plus spirituel, tout en restant matière. Du corps de Marie, la Liturgie ne dit-elle pas : *Vas spirituale, Vas honorabile, Vas insigne devotionis ?* Ce que l'on pourrait traduir : chair spirituelle, chair mise à l'honneur, chair où put s'épanouir toute dévotion. Or, ce que nous disons du corps de Marie, à plus forte raison devons-nous le dire de cette chair, dont il a été dit : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ! »

Comment s'opérera cette assimilation ? S. Paul le dit : « Réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, montant de clarté en clarté, *comme sous l'influx du Seigneur qui est Esprit.* » Partant de là, S. Thomas enseigne que les ascensions admirables de la vie spirituelle s'opèrent en chacun de nous par les sept *Dons du St-Esprit :*

« Un rameau sortira du tronc de Jessé
Et de ses racines croîtra une fleur !
Sur lui reposera l'Esprit de Yahweh,
Esprit de Sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de science et de piété
Et il mettra ses délices dans la crainte de Yahweh ! »
(Isaïe, XI).

Pour S. Thomas, l'énumération de ces sept dons répond aux traits essentiels de la beauté du divin Messie. C'est par eux que s'achève la perfection de l'image de Dieu qu'il doit être. Or, il n'a rien qu'il ne nous donne : « c'est de sa plénitude que nous recevons tous ». Nous serons restaurés dans notre intégrité perdue en Adam par la grâce de sa rédemption. Lui, qui est le fils unique, il fera de nous des fils adoptifs du Père, il nous élèvera au rang de ses frères. Il nous donnera la foi par ses enseignements et ses miracles, l'espérance par ses promesses et ses mérites, il nous remplira de sa divine charité.

C'est vers l'éclosion de cette vertu supérieure que toute sa vie est tendue, et il définira sa mission : « Je suis venu jeter le feu sur la terre et qu'est-ce que je veux si ce n'est qu'il s'allume ? » Il inspirera au disciple bien-aimé une définition nouvelle de Dieu : non plus : « Je suis Celui qui existe », mais « *Dieu est amour* ».

C'est en vue de cet amour à répandre dans nos cœurs que tous les sacrements auront été institués et avant tout l'Eucharistie, le sacrement de l'Amour. Et pour achever la ressemblance qui doit exister entre nous et lui, il se servira des sept dons du St-Esprit.

Ils sont comme les sept pétales de la corolle qui font de chaque âme sainte une fleur désirée de Dieu même !

Avec amour, précision et netteté, S. Thomas définit le rôle de ces dons. Le principal est celui de Sagesse, le don de la contemplation qui « *qui est une connaissance qui a son principe et sa fin dans l'amour* » (II-II, q. 180, a. 1). Il est l'idéal de la vraie science, non point glacée et orgueilleuse, mais imprégnée d'amour. Il permet de savourer Dieu. « Goûtez et constatez par votre expérience combien Dieu est doux à l'âme ! » S. Thomas dira que ce don de Sagesse aboutit à une « connaissance expérimentale ! » (I, q. 43, a. 5, ad 2). Visiblement, il a fait cette expérience magnifique ! Sans doute, ici-bas nul ne peut voir Dieu. Mais comme un aveugle arrive à donner à ses autres sens une force de pénétration et presque de divination qui étonne les clairvoyants, de même les « aveugles » que restent les saints, en face de Dieu, peuvent ressentir des *touches intérieures* si puissantes qu'elles révèlent la présence du divin Ami.

Le don d'intelligence nous fournit ces intuitions décisives qui orientent toute une vie : certitude du néant des choses caduques, vision de l'amour de Jésus, intuition de la maternité de Marie, joie de posséder Dieu et de n'être qu'à lui !

Le don de science achève les effets des dons de sagesse et d'intelligence en tirant toutes leurs conséquences qui éclairent notre

vie. Quant aux autres dons : conseil, force, piété, respect de Dieu, ils dirigent l'application pratique quotidienne des clartés supérieures répandues par l'Esprit-Saint dans nos âmes.

Chaque jour, sous la direction de l'Esprit-Saint doit s'opérer de la sorte une ascension nouvelle. Nous irons de clarté en clarté ! A mesure que nous comprendrons mieux la parole de S. Jean : « Tout ce qui est dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père mais du monde. Or, le monde passe et sa concupiscence aussi, mais celui qui a fait la volonté de Dieu demeure éternellement ! » A mesure que par les dons du St-Esprit nous serons conformés plus parfaitement à Jésus-Christ, nous réaliserons mieux la perfection de notre vie. Et tout cela se fera « par lui, avec lui et en lui ! » c.-à-d. par l'amour de Jésus et la vie d'union avec lui, par Marie et sa très sainte Mère !

* *

Telle est, dans ses grandes lignes, la synthèse doctrinale de S. Thomas d'Aquin. Théologien magnifique, il est, avant tout, un saint. S'il ne l'était pas il n'aurait pas mérité le double surnom qui lui fut donné : *Doctor communis, Doctor angelicus ;* « Docteur commun », en qui l'on entend la pensée de l'Eglise ; « Docteur angélique », semblable à ces esprits qui voient sans cesse la face du Père dans les cieux ! Et nous pouvons résumer, semble-t-il, toute sa pensée dans cette phrase : « Tout être est parfait, en tant qu'il atteint sa fin, qui est la perfection dernière... Or, la fin dernière de la vie humaine est Dieu, et c'est la charité qui nous unit à lui, selon le mot de S. Jean : « Celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui ». — C'est donc spécialement dans la charité que consiste la perfection de la vie chrétienne » (II-II, q. 184, a. 1).

Puissions-nous garder de cette fête du patron de nos Ecoles catholiques un accroissement de la divine charité dans nos cœurs. Tout le reste est vain. Cela seul compte, parce que cela seul demeure pour l'éternité. Nous sommes en marche et notre fin unique et dernière, c'est Dieu ! Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXV

CONCILE DE TRENTE

La réunion d'un concile général était, depuis longtemps, considérée comme l'indispensable moyen de réaliser la réforme religieuse. Luther, dès 1518, en appelait au concile des condamnations portées contre lui par Léon X. Celui-ci (1513-1522) mourut trop tôt pour avoir pu songer sérieusement à convoquer un concile qui aurait eu pour but d'opposer une vraie réforme à la pseudo-réforme protestante. Son successeur Adrien VI était un homme énergique, rigide même et de mœurs austères. Mais lorsqu'il crut devoir aborder les plus essentielles réformes, comme la suppression des revenus excessifs, attachés à certains emplois de la cour romaine, il se heurta à des difficultés insurmontables. Néanmoins, avec une volonté inflexible, il poursuivit sa tâche. Mais son pontificat ne dura qu'un an et demi : 7 janvier 1522 au 14 septembre 1523, et Adrien VI ne put mener à bonne fin l'œuvre commencée.

* *

Clément VII (1523-1534). Le cardinal Jules de Médicis lui succéda le 18 novembre 1523, sous le nom de Clément VII, c'était un cousin de Léon X. Très cultivé, ami des sciences et des arts, il était âgé seulement de 45 ans. Pourtant il déçut les espérances qu'il avait suscitées. Il avait accepté l'idée d'un concile général, mais il y renonça craignant, non sans raison, l'ingérence abusive de Charles-Quint, alors tout-puissant. Et quand celui-ci, qui déjà dominait sur toute l'Italie, proposa lui-même de réunir un concile général, Clément VII s'y opposa de toutes ses forces, sentant trop bien qu'un tel concile risquait d'être un concile impérial où l'autorité du St-Siège serait étouffée. D'ailleurs, il mourut le 26 septembre 1534, laissant à son successeur une situation des plus embarrassée. L'Angleterre venait de passer au schisme, l'hérésie de Luther avait gagné un tiers de l'Europe, cependant que le péril turc s'aggravait.

* *

Paul III (1534-1549). Quinze jours après la mort de Clément VII, le Sacré-Collège, composé de 35 cardinaux, se réunit en conclave le 11 décembre 1534. Dès le lendemain, il élisait à l'unanimité le cardinal Alexandre Farnèse qui prit le nom de Paul III. Il était alors âgé de 66 ans. Homme de la Renaissance, il avait brillé dans la société de Laurent de Médicis. D'une intelligence supérieure et d'une rare habileté, il avait réussi à observer une absolue neutralité entre les Impériaux et les Français, si bien que les deux partis le tenaient en haute estime et se réjouirent de le voir accéder à la papauté. Une fois élu, il comprit la gravité de ses devoirs. Sa première préoccupation fut d'épargner à l'Europe et à la chrétienté les malheurs d'une invasion musulmane. Il parvint, avec une adresse consommée, à se concilier dans l'entrevue de Nice la bienveillance de Charles-Quint et de François I^er^. Il créa cardinaux des hommes capables de le seconder, parmi lesquels Jean du Bellay, évêque de Paris. Il approuva la Compagnie de Jésus en 1540, réorganisa le tribunal de l'Inquisition en 1542, institua la Commission de l'Index (catalogue des livres prohibés) et résolut la convocation d'un concile général.

A la suite d'une entrevue à Rome avec